

La Meche D'or.

(suite de la 1re page)

V

THERÈSE GARANCIER.

Le colonel Hector Garancier était un ancien camarade du commandant Louis Morain. Seulement, tandis que celui-ci donnait sa démission, pour se consacrer à l'éducation de son fils, Hector Garancier avait attendu l'heure de la retraite et était parvenu au grade de colonel.

Encore jeune et brillant, le colonel Garancier fut humilié par la petitesse de sa fortune, lorsqu'il revint s'installer à Paris, avec sa femme, son fils, Claude et Thérèse. Il avait toujours été habitué à mener la vie à grandes guides, ce qui lui avait été facile dans les garnisons de province, grâce à sa solde et à une dizaine de mille francs de rente.

Il était prodigue sans en avoir conscience. Il voulut mener le même train de vie à Paris et pour y parvenir il embarqua sa petite fortune dans des opérations de bourse. Pendant quelque temps tout alla bien. Il avait alors rencontré son vieux camarade Morain mais il était décidé à ne le voir que fort peu.

— Il a un malheureux emploi de dix-huit cent francs dit-il avec dédain.

Madame Garancier se résigna, mais elle entre-voit avec peine le moment fatal où son mari devait tout perdre. C'était au commandant Morain qu'elle confiait ses peines et ses craintes.

Justement son mari était devenu plus soucieux que d'habitude et avait peu à peu que certaines spéculations l'inquiétaient. En quelques mois il vieillit de plusieurs années, et un soir, après avoir appris de désastreuses nouvelles, il rentra lourdement chez lui, s'assit sur un fauteuil, regarda sa femme et ses enfants, et mourut sans avoir dit un mot. Il avait succombé à la rupture d'un anévrysme. Madame Garancier devina aisément les causes de cette mort ; et, la première explosion de chagrin passée, elle dit à ses enfants :

— Nous sommes ruinés !

Ils étaient si bien ruinés qu'à l'exception du commandant Morain et son fils Serge tous leurs amis de la veille disparurent comme une nuée de corbeaux. La liquidation des affaires du colonel révéla une situation épouvantable. Quand tout fut payé à peine restait-il un billet de mille francs.

Claude avait alors vingt ans. Depuis la mort de son père, un grand changement s'était fait en lui. Il acceptait avec autant d'énergie que de simplicité son rôle nouveau de chef de famille. Et, tandis que sa mère et sa sœur se laissaient un peu accabler par le chagrin, il s'occupait de l'avenir. Aidé par Serge, il vendit tout ce qu'ils possédaient en fait de meubles, bijoux, d'objets, d'art que son père avait accumulés avec une folle prodigalité dans leur bel appartement. Et, quinze jours après l'enterrement du colonel Garancier, il dit aux deux femmes :

— En vendant tout, nous sommes parvenus à réunir une vingtaine de mille francs, soit mille francs de rente ; toi, ma mère, tu auras ta petite pension comme femme d'officier ; et moi, je vais entrer dans les affaires pour gagner notre vie à tous les trois.

Il disait cela avec beaucoup d'entrain, tout joyeux à la pen-

sée de sacrifier l'avenir qu'il avait rêvé, pour se dévouer à sa mère et à sa sœur.

— Et moi, dit Thérèse, quelle part me donnes-tu dans tout cela ?

— Toi, ma sœur chérie, répliqua-t-il en l'embrassant, tu seras toujours l'enfant gâtée de la maison ; et, quand tu auras vingt ans, comme j'aurai cinquante, je pense, une grande situation, je te donnerai une dot... et tu me donneras des neveux !

Thérèse secoua la tête et fixa ses beaux yeux bruns sur ceux de son frère. Elle dit :

— Il ne me plaît pas du tout, ton plan d'avenir ; je n'en retiens qu'une chose, c'est que tu as dit que l'on ferait toutes mes volontés. Cela, je l'accepte. Oh ! j'ai ma petite tête ! On me l'a reproché assez souvent au pensionnat. Je ne suis plus une petite fille, va ! La mort de notre pauvre père m'a fait comprendre quels étaient mes devoirs... Oh ! ne m'interrompes pas ! Si jamais je me marie, je veux être maîtresse chez moi ; et je veux l'être dès maintenant. Mon bon frère, tu as commencé tes études de droit, tu les termineras.....

— Avec quoi ? Crois-tu que je veuille manger le peu qui nous reste ? Déjà Serge Morain a parlé de moi à ses patrons..... Je dois entrer le mois prochain dans la maison Gauchois, Perrin et Cie.....

— Non, non, non ! déclara Thérèse d'une voix ferme. Ni ma mère ni moi n'accepterions ce sacrifice ; tu as rêvé une carrière libérale, tu termineras tes études..... Nous serons là, pour te venir en aide si tu en as besoin. Crois-tu donc qu'il n'y ait que les hommes qui sachent travailler ?

— Travailler ! Toi, ma chérie !

Il prit les mains si fines et si délicates de sa sœur et les couvrit de baisers. Elle continua :

— Oui, oui, travailler ! Nous t'avons laissé liquider toutes nos malheureuses affaires, parce que cela regarde les hommes ; mais nous avons bien réfléchi. Nous avons décidé ce qu'il fallait faire ; et tu nous obéiras. D'abord, tu peux remercier Serge de la peine qu'il s'est donnée pour te placer chez ses patrons. Moi, je t'ai trouvé une place !

Claude regardait sa sœur avec un tel étonnement qu'elle ajouta :

— Cela te surprend de me voir aussi sérieuse ? J'ai pensé à tout. Le commerce ne vaudrait rien pour toi : tu aimes ton indépendance ! D'ailleurs, pour quoi perdre le fruit de toutes tes études ? Tu deviendras clerc de notaire, et tu resteras dans ton étude jusqu'au jour où tu seras capable de voler de tes propres ailes.....

— Clerc de notaire... de quelle notaire ?

— De M. Fourmont.

— Mais il me connaît à peine.

— Cela ne fait rien. Il t'accepte.

— Il te l'a dit ?

— Ce n'est pas lui ; c'est sa fille, qui est la maîtresse chez lui ; et sa fille m'a dit : "J'accepte ton frère !"

Claude ne put s'empêcher de rire du sérieux avec lequel parlait Thérèse ; puis il dit :

— Soit ! je veux bien t'obéir ; mais un clerc de notaire ne gagne pas grand-chose, surtout au début.

— On t'augmentera. Julienne Fourmont m'a promis de te protéger.

— Maman et moi, nous prenons une grande entreprise de lingerie ; nous avons des commandes ; il ne nous faut qu'une petite installation dans un quartier tranquille. Tu m'aide-

ras dès demain à la chercher.

Peu de jours après, Claude entra, en effet, chez M Stanislas Fourmont aux appointements de cent francs par mois, et Thérèse se mettait résolument à l'ouvrage.

Une année ne s'était pas écoulée que Claude, aussi bien que sa mère, acceptait Thérèse comme la maîtresse absolue de la maison, mais une maîtresse qui savait imposer ses volontés avec la douceur et le charme le plus acquis. Et ce charme s'exerçait non seulement sur Claude et sur sa mère, mais sur leur ami Serge Morain.

Il y avait si longtemps, si longtemps, que Serge aimait Thérèse, qu'il eût été bien embarrassé s'il avait dû dire à quelle époque il avait commencé à l'aimer. Son père et le père de Thérèse avaient toujours fait partie du même régiment ; il ne s'étaient jamais quittés que lorsque le commandant avait pris sa retraite. Ils avaient obtenu tous leurs grades à peu près aux mêmes époques, mais pas de la même façon. Morain était le type de l'officier sérieux, travailleur, un peu sévère ; Garancier arrivait plutôt par ses brillantes qualités mondaines et par ses protections. Morain en avait conçu une certaine jalousie pour son camarade : il était trop orgueilleux pour la laisser voir, mais elle se traduisait, malgré lui par des mouvements d'humeur contre Claude et Thérèse. Le commandant Morain était persuadé que l'éducation de Thérèse avait été déplorable :

— Cela ne fera jamais une femme sérieuse, déclarait-il.

Et il s'emportait contre sa femme, qui s'obstinait à inviter sans cesse le petit Garancier à jouer avec son fils. Serge avait donc commencé par être l'ami d'enfance de Thérèse. Lorsque son père l'attaquait, il la défendait avec sa fougue d'enfant. Quand ils se retrouvèrent à Paris, le commandant refusa d'aller aux soirées des Garancier ; mais il dit à son fils :

— Si ça t'amuse, je ne t'empêche pas d'y aller.

Serge fut un peu ébloui par le grand train de maison de ses amis ; il n'osa regarder Thérèse que de loin, timidement, effrayé par son élégance. Le commandant haussait les épaules :

— Elle a bien tenu ce qu'elle promettait ! Ce sera une coquette, et voilà tout !

Serge en souffrit ; car, en devenant homme, il avait éprouvé le plus violent désir de réaliser ses rêves d'enfant. Et Thérèse lui semblait si légère, si évaporée, si fine, si délicate, qu'il pensait :

— Mon père a raison. Ce n'est pas la femme qui me convient.

Cependant, Thérèse l'accueillait toujours avec la même grâce, le traitait en vieil ami. Il avait voulu l'appeler : "mademoiselle," mais elle s'y était opposée :

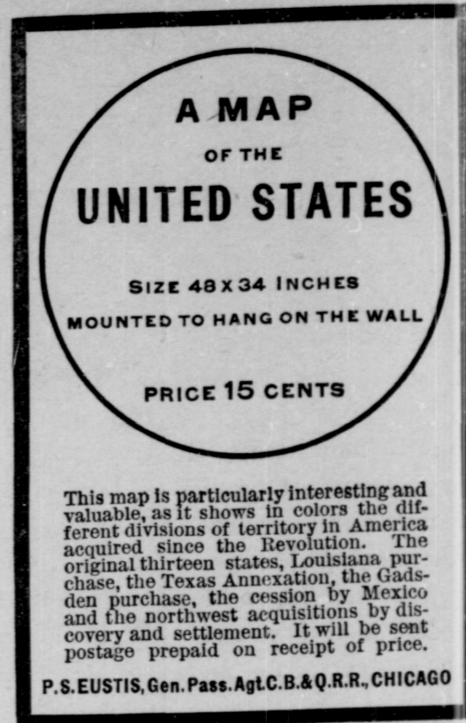
— Non, non ! jamais je ne pourrais dire : "monsieur Serge !"

Lorsque le colonel mourut, la première pensée du commandant fut contre Thérèse :

— La malheureuse ! Que va-t-elle devenir ?..... à continuer.

LE PASSE-TEMPS

est une superbe revue musicale, littéraire et sociale avec texte et musique qui paraît tous les quinze jours. Intéressante et utile pour professeurs et élèves. 8 pages de texte et 16 pages de musique choisie : musique de piano, d'orgue, de violon, de mandoline, de duo, etc. Une magnifique prime est donnée aux abonnés d'un an. En vente partout, 5c le numéro. Abonnement, \$1.50 par année. S'adresser au bureau de L'IMPARTIAL, Tignish ou à J. E. Belair, éditeur, 58 St-Gabriel, Montréal.



FOR THE

BUYING PUBLIC ONLY



Twelve hundred a shade over half price. 500 Men's All wool Ulsters worth \$4.50, will be sold for \$2.98.

500 HEAVY ALL WOOL CANADIAN FRIEZE, WORTH \$9 AND \$10, FOR \$5 AND \$6.

200 MEN'S REEFERS WORTH 4.50 \$2.65.

400 Pairs Pants for 75c per pair,

One thousand Suits, 2, 3 and \$4 less than regular price. 200 Custom Made Overcoats at 10, 11 and \$15. One thousand Children's Suits, Overcoats, Reefers and Ulsters at YOUR OWN PRICE.

COME QUICK.

Store open every Evening till 8 o'clock.

PROWSE BROS.

The wonderful Cheap Men.

Railway dining Rooms

(Near Railway Station)

Water Street, Summerside, P. E. Island

MEALS OR LUNCH on arrival of all trains.

OYSTERS served any way desired at short notice.

ALL KINDS TEMPERATE DRINKS, CIGARS AND TOBACCO.

G. P. GRADY, Proprietor.

TIGNISH DRUG STORE

Now that the holidays are upon us, it would not be amiss for you to call at the Tignish Drug Store and inspect our fine stock of

DRUGS AND CHEMICALS

We are headquarters for good goods at low prices.

Prescriptions carefully compounded, at all hours, day or night.

You can always depend upon finding a clerk in the store at all hours of the night.

CHARLES DALTON